Document généré le 12 oct. 2024 01:27

Revue d'histoire de l'Amérique française

Les lunettes différentes

Ronald Rudin

Volume 51, numéro 3, hiver 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/005607ar
DOI : https://doi.org/10.7202/005607ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rudin, R. (1998). Les lunettes différentes. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *51*(3), 425–428. https://doi.org/10.7202/005607ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES LUNETTES DIFFÉRENTES

RONALD RUDIN
Département d'histoire
Université Concordia

Dans leur réponse à mon récent article intitulé «Regards sur l'IHAF et la *RHAF* à l'époque de Groulx», Fernand Harvey et Paul-André Linteau ont abordé des thèmes fort divers. J'entends, dans cette courte réplique, m'attacher à deux questions distinctes qui ne sont cependant pas sans rapport l'une avec l'autre puisqu'elles renvoient toutes deux à ma lecture de leur analyse, publiée ici en 1972, des vingt-cinq premières années de la *RHAF*[1]. Harvey et Linteau contestent mon interprétation de leurs observations concernant le rôle de Lionel Groulx dans les affaires de la *RHAF*. Ils s'objectent, en outre, au fait que je caractérise leur analyse de 1972 comme typique des efforts des historiens québécois de l'époque pour se définir comme scientifiquement objectifs. Nous constaterons, finalement, que nos divergences ne tiennent guère au fait que j'aie présumément dénaturé leur texte de 1972 mais découlent de visions fondamentalement différentes quant à la place de l'objectivité dans la pratique de l'historien.

Mon article avait notamment pour but de débattre du traitement accordé par les historiens québécois à l'héritage de Lionel Groulx au cours des trente ans qui ont suivi sa disparition. Ce texte étant destiné à une conférence commémorant le cinquantième anniversaire de l'Institut fondé par Groulx, il n'était que normal d'entendre un des invités aborder le rôle de ce dernier dans les affaires de l'Institut et de la *Revue*. Or comme Harvey et Linteau avaient déjà publié (lors du vingt-cinquième anniversaire) une analyse des articles de la *Revue*, je ne pouvais décemment éviter de traiter des résultats de leurs recherches.

Il m'est apparu que le texte de 1972 dessinait, dans l'ensemble, une image plutôt ambiguë de la contribution de Groulx à l'émergence de la *RHAF* en tant que revue scientifique. Harvey et Linteau, ai-je remarqué,

1. Fernand Harvey et Paul-André Linteau, «L'évolution de l'historiographie dans la *RHAF*, 1947-72», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26,2 (septembre 1972): 163-183.

prenaient acte du fait que Groulx avait imposé «des normes assez élevées relativement aux collaborateurs». Du même souffle, cependant, les auteurs semblaient mettre en doute les prétentions scientifiques de la publication au moment où Groulx la dirigeait. Ils notent, en effet, qu'à l'époque de la mort de Groulx, la revue effectua «le passage de la valorisation à l'explication[2]». Cette phrase étant au cœur de la réponse qu'ils m'accordent, je dois m'y arrêter un instant.

Harvey et Linteau prennent un soin méticuleux à m'expliquer la signification du mot «valorisation». En dernière analyse, ma compréhension de ce mot (lorsque j'ai écrit cet article) et la leur (tout au moins en 1997) sont très proches l'une de l'autre, sinon identiques. Ils ont tout à fait raison, par exemple, de prétendre qu'«un historien chrétien peut très bien valoriser le spirituel, un historien athée, le matériel, sans que cela en fasse nécessairement de mauvais chercheurs[3]». Il est évidemment possible à un historien, dans cette perspective, de se concentrer sur des questions spirituelles, mais de le faire sans tenter une interprétation sérieuse. Écrivant en 1972, Harvey et Linteau ont imaginé une situation exactement de ce type lorsqu'ils ont décrit le «passage de la valorisation à l'explication» de la *RHAF*. Par cette remarque, les auteurs (qui reconnaissent aujourd'hui avoir peut-être été «naïfs») postulaient une opposition entre les deux termes, laissant entendre que l'époque de Groulx avait procédé à une «valorisation» tout à fait différente de l'entreprise d'«explication» qui, présumément, allait lui succéder.

À la lecture de leurs propos de 1972, j'en suis venu à la conclusion que Groulx lui-même n'avait pas été étranger à ce «passage». Dans le paragraphe qu'ils ont repris intégralement, mes collègues se déclaraient convaincus que «l'évolution de la société québécoise» n'avait pas été étrangère à celle de la *RHAF*, opinion que je ne conteste pas. En même temps, cependant, ils admettaient que «plusieurs explications [de ce passage] sont possibles» et, dans l'ultime paragraphe du texte de 1972, ils remarquaient que l'orientation de la revue avait été en partie dessinée, jusque vers le milieu des années 1960, par «la présence de Lionel Groulx à la direction pendant une vingtaine d'années». Dans leur réponse à mon article, Harvey et Linteau trouvent aujourd'hui difficile de comprendre comment j'ai pu mettre l'accent sur le rôle de Groulx; je

2. Harvey et Linteau, tels que cités dans mon article «Regards sur l'IHAF et la *RHAF* à l'époque de Groulx», *RHAF*, 51,2 (automne 1997): 203. Le lecteur pourrait conclure, de la réponse de Harvey et Linteau, que j'avais critiqué leur article en profondeur; en vérité, je renvoie ici à l'unique paragraphe qui leur a été consacré dans mon article.

3. Harvey et Linteau, «Les étranges lunettes», 420.

ne faisais pourtant que prendre appui sur leurs commentaires d'il y a vingt-cinq ans.

Ces questions directement liées à Groulx mises à part, la réponse de mes collègues révèle nos différences quant à des problèmes plus fondamentaux, tel celui de l'objectivité des historiens. Ils se formalisent, à cet égard, d'une remarque formulée dans l'introduction de l'ouvrage que je consacrais récemment à l'historiographie québécoise. Comme ils le notent avec justesse, j'y ai émis l'opinion que la plupart des historiens québécois ont adopté, depuis vingt-cinq ans, une attitude beaucoup plus «objective» que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs moins prudents qui ont dominé le champ des études historiques, du début du siècle aux années 1970[4]. Ennuyés par cette observation, Harvey et Linteau remarquent que rien ne permet, dans leur texte de 1972, de conclure qu'ils se percevaient alors comme plus objectifs que ceux qui les avaient précédés. Ils estiment maintenant, un quart de siècle plus tard, que leur analyse «ne reposait pas sur une analyse de contenu mais sur un simple classement des articles...[5]».

Dans l'ouvrage que j'ai écrit sur les générations d'historiens, y compris les historiens Harvey et Linteau que j'ai qualifiés de révisionnistes, je mets l'accent sur leur manière de croire qu'ils sont, dans leurs écrits, relativement libres de tout parti pris. Je continue à croire, cela dit, qu'il est en définitive impossible aux historiens de se soustraire à de tels partis pris et à de tels préjugés, quels que soient les efforts qu'ils y mettent. Harvey et Linteau peuvent penser qu'ils ne se sont livrés, en 1972, qu'à un simple travail de classification mais, je le répète, ils ont été fatalement conduits à porter des jugements qui reflétaient leurs valeurs propres. La meilleure preuve en est la manière dont ils ont tenté, dans leur article de 1972, de distinguer leurs efforts de classification de leurs conclusions. Vers la fin du texte, ils abandonnent «l'analyse quantitative pour émettre une opinion personnelle[6]». Tout se passe comme s'il s'agissait là d'un appel à l'indulgence du lecteur. Quoi qu'il en soit, Lionel Groulx n'aurait jamais senti le besoin de souligner ainsi ce qui était de l'ordre de l'opinion. Mais ces auteurs, à l'instar de la plupart de leurs homologues au Québec et ailleurs dans le monde occidental, étaient

---

4. Voir mon livre *Making History in Twentieth Century Quebec* (Toronto, University of Toronto Press, 1997); j'avais avancé la même hypothèse en 1982 dans «Revisionism and the Search for a Normal Society», *Canadian Historical Review*, 73 (1982): 33-61, article ultérieurement traduit en français sous le titre de «La quête d'une société normale: critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec», *Bulletin d'histoire politique*, 3 (1995): 9-42.

5. Harvey et Linteau, «Les étranges lunettes», 419.

6. Harvey et Linteau, «L'évolution de l'historiographie», *loc. cit.*, 182.

quelque peu embarrassés à l'idée d'émettre des «opinions personnelles», étant donné qu'ils étaient attachés à se poser d'abord comme scientifiques relativement libérés des partis pris de leurs prédécesseurs.

Dans leur réplique, Harvey et Linteau semblent bien accepter la proposition selon laquelle la vision de chaque historien est inévitablement fonction de facteurs comme «sa personnalité..., sa formation, [et] la société dans laquelle il vit». Si cette position m'apparaît incontestable - elle est du reste au cœur de l'ouvrage que j'ai consacré à ce sujet - je doute pourtant que la génération à laquelle appartiennent Linteau et Harvey ait toujours été aussi transparente, dans ses publications, quant aux partis pris et aux présupposés qui l'habitaient. Les historiens antérieurs affichaient sans vergogne leurs opinions politiques. Je n'ai jamais prétendu que la génération «révisionniste» eût dû en faire autant. J'ai simplement remarqué que ses travaux, y compris l'analyse de la *RHAF*-publiée en 1972 par Linteau et Harvey, étaient inévitablement modulés par un ensemble de facteurs qui furent largement occultés lorsque leurs auteurs prétendirent se livrer à des opérations descriptives (ou classificatoires) plutôt qu'analytiques et interprétatives.

Au bout du compte, le lecteur pourra juger de la justesse de ma lecture du texte de 1972. Au-delà des questions d'analyse des textes, cependant, la réponse des auteurs renvoie à nos divergences sur des questions comme celle de l'objectivité de l'historien. En dernière analyse, le lecteur constatera que des différences fondamentales existent entre ma vision de l'écriture historique et celle de Harvey et Linteau. Ces derniers peuvent sans doute estimer «étrange» mon point de vue; je préfère penser, plus simplement, que nous entretenons des points de vue différents, que nous portons «des lunettes différentes». J'ajoute que poursuivre la réflexion sur les partis pris qui sous-tendent nos travaux ne peut qu'être bénéfique à notre profession d'historien. Lorsque j'ai commencé à écrire, il y a plusieurs années, sur les questions historiographiques, j'espérais, notamment, encourager la discussion concernant divers thèmes qui sont au cœur de l'écriture de l'histoire québécoise; j'ai eu souvent l'occasion, depuis lors, d'en débattre avec divers collègues, dont Paul-André Linteau[7]. Je ne puis qu'espérer que cette discussion se poursuive.

Traduction: Pierre R. Desrosiers

---

7. Voir, par exemple, le compte rendu d'un débat suscité par mon article «La quête d'une société normale: critique de la réintégration de l'histoire du Québec», *loc. cit.* Le compte rendu de cette discussion a paru dans *Bulletin d'histoire politique*, 4 (1995): 3-74.